

cherche et où le chercher. Si l'on en juge par une découverte analogue faite à Crichtie, en Ecosse, où l'on a découvert un dépôt funéraire au pied de chacune des pierres d'un cercle longeant un fossé comme à Avebury, ce serait en cet endroit qu'il faudrait s'attendre à trouver le dépôt. Or, précisément personne n'a songé à creuser sur ce point, quoi que rien ne soit plus aisé. Il y a là 50 à 60 trous vides qu'il serait facile d'agrandir, et s'il y avait un dépôt au pied de chaque pierre, on l'y trouverait inévitablement.

Nous reviendrons sur ce sujet; en attendant, voyons si nous pouvons trouver quelques renseignements dans Hakpen Hill.

Comme nous l'avons dit plus haut, ce monument se compose de deux ellipses concentriques, dont l'une mesure, au dire de Stukeley, 46^m50 sur 41^m40 et l'autre 15^m30 sur 13^m50. Cet auteur ne donne pas la dimension des pierres, mais Aubrey leur attribue quatre à cinq pieds de haut et ce chiffre est confirmé par la gravure de Stukeley. Dans tous les cas, elles sont beaucoup plus petites que celles d'Avebury. L'avenue

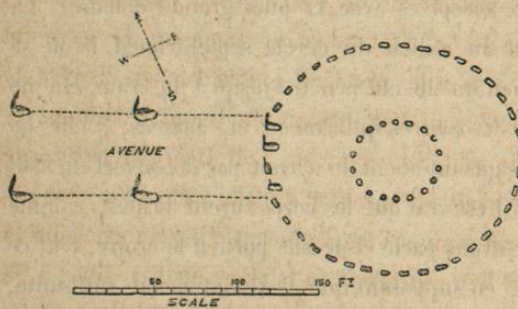


Fig. 16. — Cercle de Hakpen Hill, d'après Stukeley.

n'est représentée dans la figure ci-contre (figure 16) que par quatre pierres; elle est représentée comme parfaitement droite et se dirigeant vers le sud de Silbury Hill (1). Sa longueur était, suivant Aubrey, d'un quart de mille ou de 400 mètres. Une circonstance curieuse, relative à ce cercle, c'est que l'on a trouvé, à une distance de 73 mètres du cercle extérieur, deux rangées de squelettes juxtaposés et les pieds dirigés vers le centre

(1) Un plan de ce monument fut publié du temps de Stukeley par un certain M. Twining, dans une brochure qui fut écrite pour prouver que ce groupe de monuments avait été érigé par Agricola pour figurer une carte de l'Angleterre.

du cercle. Dans une curieuse lettre écrite par un docteur Toope, datée du 1^{er} décembre 1685, adressée à M. Aubrey et publiée par sir Colt Hoare, on lit à ce sujet: « Je m'aperçus bientôt que ces ossements avaient appartenu à l'homme. Le lendemain, j'en retirai plusieurs boisseaux avec lesquels je fis une noble médecine. Les os sont grands et à moitié décomposés, mais les dents sont bien conservées et merveilleusement blanches. A 80 yards (1) de l'endroit où les os ont été découverts, se voit un temple de 40 yards de diamètre, ainsi qu'un autre de 15; tout autour gisaient les squelettes, si rapprochés qu'ils se touchaient et enfouis à 30 centimètres sous terre. Leurs pieds étaient tous dirigés vers le temple, de sorte que ceux du premier rang touchaient les têtes du second. » Aubrey affirme plus loin qu'un fossé entourait le temple, ce que Stukeley conteste; mais il n'est pas difficile de concilier les deux opinions. La destruction du monument avait commencé avant Aubrey, car il est impossible de concevoir que des corps aient pu être enfouis pendant mille ou douze cents ans dans une terre si légère, à une profondeur d'un pied ou deux, exposés par conséquent à la pluie et à la gelée, sans être réduits complètement en poussière. Il y avait là très-probablement un fossé, et s'il y avait un fossé, c'est qu'il y avait eu une levée, c'est-à-dire un monceau de terre qui sans doute recouvrit les corps et les protégea contre l'action dissolvante de l'atmosphère. Cette levée avait déjà disparu du temps d'Aubrey; le fossé était comblé lorsque vint Stukeley; sir Colt Hoare ne put même pas voir les pierres, tout avait été nivelé et de telle sorte qu'il n'est pas facile aujourd'hui d'en déterminer l'emplacement. Une tranchée qui le couperait pourrait donner lieu cependant, si la chose était possible, à de curieuses révélations; car il n'y a pas de doute sur l'exactitude des faits relatés dans la lettre du docteur Toope. Ce docteur était un médecin éminent; il connaissait parfaitement les os humains et il était trop profondément intéressé aux fouilles d'où il tirait sa *noble médecine* et auxquelles il retournait fréquemment, pour pouvoir se tromper dans ce qu'il exposait.

En attendant, ce qui nous intéresse le plus dans l'état actuel de la

(1) Mesure anglaise de 0^m914.

question, ce sont les différences et les similitudes que présentent ces deux monuments. Les cercles de Hakpen sont beaucoup plus petits que ceux d'Avebury pour les dimensions linéaires comme pour la hauteur des pierres. La différence dans le mode de sépulture n'est pas moins remarquable : dans un endroit, l'on enterrait; dans l'autre, du moins selon toute apparence, l'on brûlait. Si l'on en conclut qu'ils appartiennent à deux âges distincts, quel sera le plus ancien? Toutes les révélations que nous ont fournies les tumulus tendent à établir que les habitants de notre île enterrèrent leurs morts avant d'adopter l'usage de l'incinération. Mais les os de Hakpen Hill peuvent-ils être aussi vieux que cela porterait à le croire? Il ne semble pas possible de les rapporter à la première période des temps préhistoriques, leur état s'oppose à ce qu'on admette une telle hypothèse. S'ils n'avaient conservé leurs phosphates et les autres substances qui entrent dans leur composition, ils n'eussent pu être employés ni comme médicaments, ni comme engrais. Exposés, du reste, à l'humidité et à l'air comme ils l'étaient, il suffisait de quelques siècles pour les décomposer entièrement. D'après la description qui nous en a été laissée, les corps n'étaient point repliés sur eux-mêmes comme ils le sont généralement à l'époque que l'on a nommée l'âge du bronze, et ils ne portaient aucune trace des crémations qui, introduites probablement en Angleterre par les Romains, s'y pratiquèrent quelque temps encore après leur départ. Tous paraissent avoir été enterrés dans la position horizontale qui a été adoptée depuis et s'est conservée jusqu'à nous. En réalité, tout nous fait supposer que Camden n'avait pas tort lorsqu'il disait que c'étaient les os des Saxons et des Danois tués à la bataille de Kennet, en l'an 1006 de notre ère. Il serait encore surprenant, même dans cette supposition, que ces ossements eussent pu se conserver pendant six cents ans sans se décomposer, à moins d'admettre qu'ils furent primitivement enfouis sous un monceau de terre. Si l'on n'adopte pas cette manière de voir et que l'on persiste à considérer Hakpen et Avebury comme des monuments contemporains rentrant dans un même plan, la seule hypothèse qui selon nous puisse être admise, c'est que l'armée victorieuse brûla et enterra ses morts

à Avebury, et que l'armée vaincue obtint la permission d'enterrer les siens, mais plus modestement, à Hakpen Hill.

Silbury Hill, qui constitue le troisième membre de notre groupe, est situé au sud d'Avebury, à 1,100 mètres du cercle extérieur et à un mille

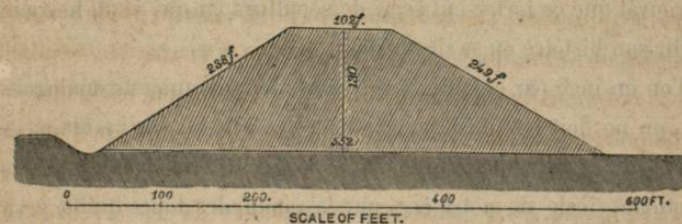


Fig. 17. — Coupe de Silbury Hill.

romain de son centre. M. Rickman a voulu s'appuyer sur ce dernier fait pour prouver l'origine post-romaine du groupe; ce genre d'arguments peut avoir quelque valeur, comme dans le cas des 100 pieds ou 100 yards qui reviennent fréquemment dans les monuments mégalithiques; cependant, comme il s'agit ici d'un fait isolé, il est permis d'y voir une coïncidence fortuite.

Les dimensions de la colline sont les suivantes, suivant M. Smith de Yatesbury : hauteur, 39 mètres ; diamètre, 166 mètres ; circonférence, 498 mètres ; étendue de la plate-forme supérieure, 31 mètres 20 ou 30 mètres 60, selon la direction suivant laquelle on la mesure (1). L'inclinaison des flancs de la colline mesure avec l'horizon un angle de 30 degrés.

En l'année 1777, un puits fut creusé du sommet à la base, par l'ordre du duc de Northumberland, mais on n'a pas conservé le souvenir de ce qu'on y trouva ou plutôt de ce qu'on n'y trouva pas, car si on avait fait une découverte de quelque importance, elle eût certainement été com-

(1) Ces dimensions, — c'est là un fait assez curieux, — sont à peu près les mêmes que celles du tertre élevé par la Belgique et la Hollande pour rappeler la part qu'elles ne prirent pas à la bataille de Waterloo. Ce tertre mesure 39 mètres de haut, 163 mètres 50 de diamètre et 450 de circonférence. L'angle qu'il fait avec l'horizon n'est que de 27° 1/2 et le diamètre de sa plate-forme de 12 mètres.

muniquée à quelqu'une des sociétés savantes du temps. Postérieurement, en 1849, une galerie horizontale fut pratiquée au niveau du sol primitif, depuis le bord méridional jusqu'au centre, où elle rencontra le puits précédemment percé. Plus tard encore, une galerie circulaire fut creusée autour du centre, mais en vain ; on ne trouva rien dans ces excavations qui prouvât que ce tertre eût servi de sépulture ou qui jetât le moindre jour sur son histoire ou sa destination.

Si l'on en juge par ce que nous savons des monuments analogues de l'Inde, on ne doit pas être surpris de cette absence de résultats. Nous savons, par les voyageurs chinois qui visitèrent l'Inde au cinquième et au septième siècle de notre ère, que la moitié des topes qu'ils y virent n'étaient que des tombeaux simulés ou bien avaient été élevés pour rappeler des événements et non pour contenir des reliques. Partout où Bouddha ou l'un de ses adeptes faisait quelque miracle, dans tous les endroits où il arrivait quelque événement d'une importance suffisante pour faire désirer de conserver la mémoire de la localité où il s'était passé, on érigeait un tope. Prenons un exemple qui a plus directement trait à notre sujet. Lorsque Dutthagamini, roi de Ceylan (161 av. J.-C.), défait l'usurpateur Ellala et rétablit la vraie foi, « il éleva près de la capitale un *dagob* en mémoire de sa victoire. Un pilier de pierre marque l'endroit où l'action s'engagea et un autre, accompagné d'une inscription, celui où tomba l'usurpateur (1). » Le *dagob* est un simple monticule et il ne paraît pas qu'il ait jamais été ouvert. Dans l'Afghanistan, plusieurs des topes ouverts par MM. Masson et Honigberger furent reconnus par eux comme étant ce qu'ils appellent des *topes muets*, mais il n'y avait aucun signe extérieur qui leur permit de savoir à l'avance si leurs recherches seraient ou non couronnées de succès (2).

Quelle que soit la valeur de ces analogies, il semble très-probable, du moins à première vue, que si les chefs d'une armée victorieuse décédés dans le combat sont ensevelis à Avebury, les survivants ont employé leurs prisonniers en guise d'esclaves pour élever un tertre dans

(1) *Journal royal asiatic Soc.*, XIII, p. 164.

(2) Wilson, *Ariana antiqua*, p. 41.

l'endroit où ces chefs furent tués et où se décida le sort de la bataille. Malheureusement toute tradition ayant été perdue à cet égard, le tertre reste seul, dans un mutisme absolu, et il n'est pas aisé d'en pénétrer le mystère.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ces analogies ou sur les résultats négatifs des explorations qui ont été faites dans la colline : ces explorations furent entreprises, comme les fouilles d'Avebury, d'après l'idée empirique que le principal dépôt devait se trouver soit au centre, soit au niveau du sol, ce qui est contraire à toute probabilité. En supposant qu'il y ait une sépulture à ce niveau à Silbury, elle doit se trouver de préférence à une trentaine de mètres de profondeur et du côté qui fait face à Avebury, si vraiment il y a quelque rapport entre ces deux monuments. Mais la connaissance que nous avons aujourd'hui des autres monuments de ce genre nous ferait plutôt diriger nos recherches vers le sommet. Un mors (fig. 18) et des débris d'armes qui furent trouvés en cet endroit du temps de Stukeley marquent en effet, selon toute vraisemblance, la position des tombes principales, et nous ne serions nullement surpris que l'on trouvât cinq ou six sépultures autour du plateau supérieur et à une faible profondeur au-dessous de la surface.



Fig. 18. — Mors en fer trouvé à Silbury.

On comprendra mieux à la fin de ce chapitre combien cela est probable ; en attendant, il serait inutile d'insister sur ce sujet.

Convaincu qu'une voie romaine avait dû passer dans l'endroit et que sa découverte, une fois certaine, devrait faire connaître l'âge approximatif de la colline, nous fîmes faire quelques fouilles, en 1867, à la fois dans cette colline et à son extrémité méridionale. Or, l'on trouva en ce dernier endroit des traces incontestables de cette route, les mêmes que celles qui marquent sa présence au-delà de la colline : sa direction était donc désormais établie. Par suite de plusieurs circonstances fâcheuses, aucun plan de ces découvertes n'a encore été publié, mais la gravure ci-contre,

tracée d'après la carte officielle, suffira pour en faciliter l'intelligence.

Si l'on se tient sur la colline de Silbury et que de là l'on regarde vers l'ouest, on a devant soi la voie romaine qui semble venir de Bath et se

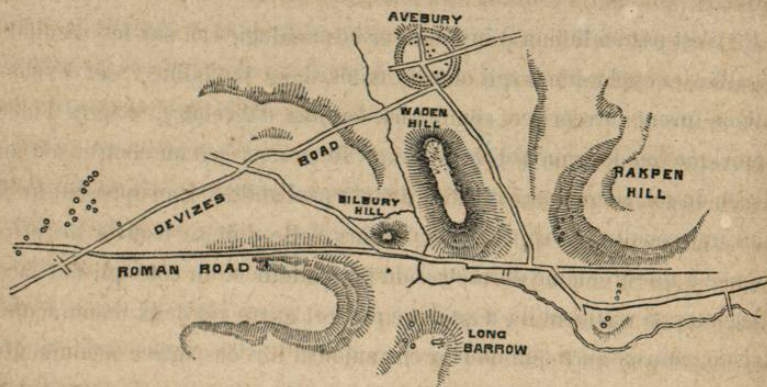


Fig. 19. — Plan d'Avebury.

diriger vers la colline. Après avoir traversé la route de Devizes, elle oblique légèrement au sud et bientôt reprend sa première direction. Un mille environ avant d'atteindre la colline, elle se dirige de nouveau vers le sud, passe à 50 mètres au moins de la colline et franchit le Kennet à l'endroit où se trouve aujourd'hui le pont et où peut-être il se trouvait déjà du temps des Romains. Ceux qui prétendent que la colline est antérieure aux Romains s'appuient sur ce que ce peuple fit toujours ses voies aussi droites que possible; or, ici elle est infléchie vers le sud, ce qui ne s'explique, suivant eux, que par la présence du tertre qu'il fallait éviter. Mais le tracé même de cette voie, à l'ouest de la route de Devizes, vient renverser cet argument. Il y a là, en effet, suivant la carte officielle, une courbe d'une longueur de près de six kilomètres. Or, on ne voit pas mieux la raison de cette courbe que de celle qui se fût trouvée à l'est de la route de Devizes. De plus, en supposant que la colline eût déjà existé et que les Romains eussent tenu à faire leurs voies aussi directes que possible, rien au monde n'était plus aisé que de tracer une ligne mathématiquement droite de la route de Devizes au pied de la colline. Le pays était et est encore parfaitement ouvert, sans nul obstacle et aussi plat

qu'un ingénieur romain eût pu le désirer, car on eût pu voir les jalons d'une extrémité à l'autre. C'est faire injure au bon sens des Romains que de prétendre que voulant tracer une route absolument droite et voyant devant eux la colline, ils aient dirigé leur voie exactement vers elle, alors qu'ils savaient qu'à moins d'un mille de là il faudrait la faire tourner cet obstacle. Même dans ce cas, ils se fussent efforcés de la faire aussi droite que possible et, pour cela, eussent suivi la direction de la route actuelle qui longe de plus près la colline. Si l'on examine, du reste, la carte des voies romaines de ce district, telle que la donne sir Colt Hoare, on s'apercevra qu'elles sont toutes plus ou moins courbes, quelquefois même d'une façon très-accentuée, lorsque l'on se proposait d'atteindre un lieu déterminé. En conséquence, si en règle générale il est vrai de dire que les Romains cherchaient à faire des routes droites, on s'exposerait cependant à tomber dans de graves erreurs si l'on appuyait des arguments sur ce principe.

L'étude de la voie romaine à l'est de Hakpen Hill conduirait à la même conclusion. Elle est parfaitement reconnaissable et tout-à-fait droite sur une étendue d'un mille environ; mais, si elle avait été continuée dans cette direction, elle eût passé à 200 mètres peut-être de la colline et n'eût rejoint l'autre tronçon que longtemps après avoir franchi la route de Devizes. Elle s'infléchit au contraire vers le nord, au village de Kennet, apparemment pour atteindre le pont, puis elle s'en va rejoindre l'autre fragment venant de Bath.

Il résulte, nous semble-t-il, de ce qui précède que l'argument tiré de l'existence de la voie romaine est loin d'être concluant et bon à mettre de côté. Si l'on prend cette voie, d'un côté à l'endroit où elle coupe la route de Devizes, et de l'autre, au pied de Hakpen Hill, et que l'on réunisse ces deux points par une ligne droite, cette ligne passera naturellement fort au sud de la colline. Fut-elle en réalité absolument droite, fut-elle au contraire légèrement sinueuse, ce fut l'affaire de l'exécuteur des travaux et ce n'est pas la nôtre; mais jusqu'à ce que nous connaissions les motifs qui lui firent préférer l'une à l'autre, nous ne pouvons appuyer sur eux aucun argument.

Si la voie romaine est de nul secours dans cette question, la forme de la colline offre quelques indications qui ont leur importance. Comme nous l'avons dit ci-dessus, elle consiste en un cône régulièrement tronqué, dont le flanc fait un angle de 30° avec l'horizon, alors que tous

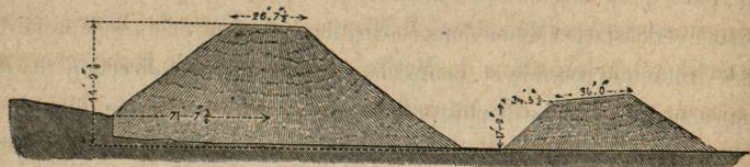


Fig. 20. — Vue en élévation des tumulus de Barthid.

les barrows bretons que l'on connaît sont terminés par un dôme ou du moins présentent une section curviligne. Malgré toute son expérience, sir Colt Hoare n'a connu qu'un monument semblable qu'il appelle pour cela le *Barrow conique*. Était-il ou non tronqué? On ne le sait pas au juste; il y a dans l'endroit des buissons et de mauvaises herbes qui en masquent la forme. On n'y trouva rien qui indiquât son âge, si ce n'est une tête de lance en métal, probablement en bronze, mais il se rattachait à un village d'origine bretonne qui datait probablement de la période romaine, car on y a découvert des clous en fer et des poteries romaines. Quoi qu'il en soit, il y a à Bartlow, sur les limites des comtés d'Essex et de Cambridge, une rangée de tumulus qui sont tous des cônes tronqués et sont certainement d'origine romaine. Une monnaie d'Adrien a été trouvée dans la chambre de l'un d'eux, et M. Gage et les autres archéologues qui assistaient aux fouilles furent tous d'avis que les quatre qui venaient d'être ouverts étaient du même âge. L'on peut donc considérer comme certain qu'ils ne sont pas antérieurs à Adrien, quoique, à en juger par la forme des divers objets qui proviennent du même endroit, l'on puisse les considérer comme plus modernes; mais ce n'est là qu'un point secondaire. Ce qui nous intéresse davantage, c'est que l'angle que forme le *Barrow conique* mentionné ci-dessus avec l'horizon est de 45° , celui des principaux tumulus de Bartlow de $37^\circ 1/2$, et celui de Silbury Hill de 30° . La série n'est certainement pas assez longue pour

être entièrement satisfaisante, mais elle n'en constitue pas moins un argument d'une certaine valeur à l'appui de l'origine post-romaine de la colline de Silbury.

D'un autre côté, nous savons à n'en pouvoir douter que la forme conique tronquée a été fort en usage depuis la période romaine. Nous en avons une preuve entre autres à Marlborough, tout près de Silbury, car si ce tertre est la sépulture de Merlin, comme sir Colt Hoare cherche à nous en convaincre, il vient confirmer notre argumentation. Mais nous avons d'autres exemples. M. George Clark, dans son très-estimable travail sur les anciens châteaux d'Angleterre (1), énumère 90 cônes tronqués qui furent érigés, selon lui, entre l'époque romaine et la conquête normande. « Ces travaux en terre peuvent être décrits, dit-il, de la manière suivante : On amoncela d'abord de la terre et l'on en fit un cône tronqué, avec sa pente naturelle, de 50 à 100 pieds de diamètre au sommet et de 20 à 50 pieds de haut. » M. Clark ne pense pas que ce soient des tombeaux et il ne lui vient pas à l'idée que ce puissent être des monuments commémoratifs. Sa première conclusion nous paraît trop absolue et nous ne saurions l'accepter jusqu'à ce que l'on ait pratiqué, au moins dans quelques-uns de ces tertres, des excavations qui peut-être seront sa condamnation.

Quant à savoir si ce furent des monuments commémoratifs, c'est dans les traditions qu'il faut aller l'apprendre. L'opinion de M. Clark, c'est que tous furent, à une époque ou à l'autre, employés comme fortifications ou dans un but analogue, et que plusieurs sont mentionnés par l'histoire comme ayant été érigés en guise de châteaux forts. Tout cela peut être juste, mais ce qui nous intéresse ici, c'est qu'il y a près de cent exemples de cônes tronqués érigés en Angleterre depuis le temps des Romains et que l'on ne peut dire d'aucun qu'il l'a été auparavant. S'il en est ainsi, l'on peut considérer comme très-probable que Silbury Hill remonte aussi à la même époque. Cette conclusion doit-elle ou non être considérée comme certaine? L'étude des autres monuments nous l'apprendra. La preuve tirée du monument lui-même, la seule que nous

(1) *Arch. Journ.*, XXIV, p. 92 et 319.

ayons pu produire jusqu'ici, peut être suffisante pour la rendre probable; elle ne suffit pas pour l'établir d'une façon définitive. Si d'autres faits ne viennent la confirmer, elle ne peut être considérée comme prouvée, si forte que soit la présomption qui existe en sa faveur.

Bien qu'il se trouve à quelque distance de là, le cercle de Marden peut cependant se rattacher au précédent. Il est situé dans le village de

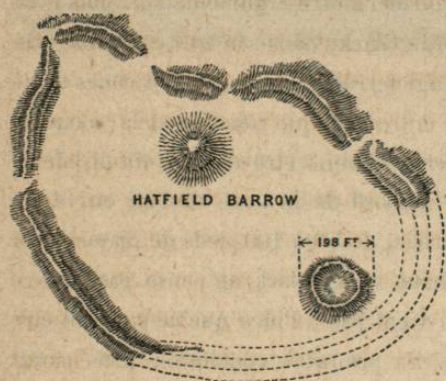


Fig. 21. — Cercle de Marden.

ce nom, à 11 kilomètres au sud de Silbury Hill. Lorsque sir Colt Hoare le décrit il y a cinquante ans, la partie méridionale de la levée qui dut l'enclore entièrement à l'origine était si complètement détruite qu'il fut impossible d'en retracer la direction; il estima cependant à 51 acres, c'est-à-dire à plus de 200,000 mètres carrés, la surface totale de l'enceinte (1); mais ce chiffre nous semble trop fort de moitié. Le rempart présentait la même coupe qu'à Avebury, et là aussi il y avait un fossé intérieur. Dans l'enceinte, il y avait deux tertres disposés d'une façon non symétrique comme les cercles d'Avebury. Le plus grand fut ouvert avec beaucoup de peine, en raison de la nature friable de la terre dont il était composé; M. Cunnington était convaincu que c'était un tombeau et qu'il contenait les restes de plusieurs individus qui avaient été inhumés après crémation. Quant à sir Colt Hoare, il était tellement imbu des anciennes théories qu'il ne put pas abandonner l'idée que ce monument était un autel druidique et le tout un temple. Le second barrow était entièrement ruiné; il fut donc impossible d'en rien retirer. Une grande partie de la levée circulaire avait aussi été détruite; on y trouva

(1) *Ancient Wiltshire*, II, 5. — Malheureusement il n'y a pas d'échelle annexée au plan du cercle de Marden, ni de dimensions citées dans le texte.

cependant le squelette d'un homme qui avait été enterré dans l'endroit. Y en avait-il d'autres et en quel nombre? Il est impossible de le dire. Naturellement les destructeurs de ces antiquités ne se sont point vantés du nombre des corps dont ils avaient violé la sépulture.

Le principal intérêt de ce cercle, c'est qu'il contient en terre ce que nous avons trouvé en pierre à Avebury. Ce n'est point là cependant la preuve d'un âge plus récent ou plus reculé; c'est tout simplement qu'il n'y a pas de pierres à Marden, tandis que les environs d'Avebury en contiennent et surtout en contenaient jadis en grande quantité. On pourrait y voir toutefois une raison à l'appui de l'origine sépulcrale de ce monument. Peut-être aussi, s'il était soigneusement exploré, résoudrait-il la question de l'âge de l'un et de l'autre cercle. Sous ce rapport, les monuments de Marden présentent à l'explorateur un avantage sur ceux d'Avebury. Leur destruction ne serait pas une grande perte pour les archéologues, à condition que l'on conservât la description exacte de leur état actuel; tandis que s'attaquer aux monuments d'Avebury et en poursuivre la destruction, c'est là une sorte de sacrilège devant lequel chacun recule.

Avant de quitter ce pays, il ne nous reste plus qu'à essayer de déterminer quels furent ces braves qui furent ensevelis à Avebury et ces vainqueurs qui élevèrent le tertre de Silbury, en supposant que l'un soit un lieu de sépulture et l'autre un monument destiné à rappeler le souvenir d'une victoire. Nous avons émis l'idée, il y a quelques années, que ces hommes furent ceux qui tombèrent à la dernière grande bataille d'Arthur, à la bataille du mont Badon, qui fut livrée quelque part dans le voisinage, l'an 520 de notre ère (1). Or, rien n'est venu depuis ce temps ébranler notre conviction; tout, au contraire, est venu la confirmer.

Les auteurs des *Monumenta Britannica* fixent le théâtre de cette bataille à Banedown, près de Bath, ce qui est conforme à l'opinion généralement reçue. Carte et d'autres ont parlé du mont Baydon, à 18 kilomètres environ au nord-ouest d'Avebury, tandis que le docteur

(1) J'adopte sur cette partie du sujet les dates du docteur Guest, qui a le plus étudié la question.

Guest se prononce pour Badbury, dans le comté de Dorset, à une distance de 64 kilomètres. Malheureusement Gildas, notre principale autorité en cette matière, expose en trois mots seulement tout ce qu'il a à dire de l'endroit où fut livrée la bataille, « *prope Sabrinum Ostium* ; » encore a-t-on dit que ces trois mots étaient une interpolation, ou qu'ils ne se trouvent pas dans tous les anciens manuscrits. S'il en était ainsi, l'on devrait cependant encore les considérer comme très-anciens, et ils n'eussent pas été admis ni répétés s'ils n'avaient pas été ajoutés par quelqu'un qui eût autorité pour le faire. On croit généralement que ces mots signifient *près de l'embouchure de la Saverne*, interprétation tout-à-fait fatale aux prétentions de Bath, car personne n'eût pu donner cette ville comme voisine de l'embouchure du fleuve, en supposant que l'on puisse dire au juste où se trouve cette embouchure. Il est très-difficile de désigner, en effet, le point précis où finit le fleuve et où commence l'estuaire. Pour un géographe du moyen-âge, ce point devait se trouver probablement plus près de Gloucester que de Bristol. Quoi qu'il en soit, comme les expressions du texte sont, non pas *Sabrinæ Ostium*, mais *Sabrinum Ostium*, et que le nom du fleuve s'emploie toujours au féminin, elles ne peuvent signifier autre chose que *près la porte galloise*. Or, il ne semble pas difficile de déterminer l'endroit où dût se trouver cette porte.

On sait qu'une barrière ou ligne de fortification avait été élevée pour arrêter les incursions des Gallois dans les comtés méridionaux. La partie de cette barrière qui s'étend de la forêt de Savernake, à quinze ou dix-huit kilomètres au sud, semble avoir été exhaussée et fortifiée, soit par les Belges, soit par les Saxons, à une époque relativement récente. Si l'on suppose une armée qui de Winchester, par exemple, s'avance au nord, vers la vallée de la Saverne, ou bien de Gloucester marche vers le sud, elle rencontrera le rempart qui la protégera ou lui barrera la route. C'est vers le centre de ce rempart, non loin de la source du Kennet, que les Saxons s'avancèrent en 557 pour s'emparer du château de Barbury et de là livrèrent à Deorham la bataille qui les mit en possession de Cyrencester. Or, ce qu'ils réalisèrent cette fois, il semble qu'ils l'avaient tenté, mais sans succès, trente-sept ans plus tôt, et que ce fut

Arthur qui fit échouer cette tentative au mont Badon. S'il en est ainsi, il ne peut y avoir grande difficulté à déterminer la situation de la porte galloise, puisque c'est l'ouverture par laquelle passe aujourd'hui la route, à quatre kilomètres au sud de Sibury Hill et au centre même de la partie récemment fortifiée de l'ancienne barrière. Les Saxons qui se dirigeaient vers Cyrencester, sous la conduite de Cerdic, durent donc passer par le village d'Avebury, en cas qu'il existât déjà, et si nous supposons qu'ils furent attaqués par Arthur au mont Waden, tout s'explique dans l'histoire de cette campagne. Or, une ressemblance dans les noms vient confirmer cette conjecture. Le terme Waden, par lequel les gens du pays, aussi bien que la carte officielle, désignent la colline située entre Avebury et Silbury, est étymologiquement plus rapproché de Badon que de Baydon, Badbury ou tout autre nom du voisinage. On pourrait objecter que la colline de Waden n'est pas fortifiée et que Gildas parle de *l'obsessio montis Badonici*. Mais s'il est vrai qu'il n'existe aujourd'hui en cet endroit aucune trace de fortification, on y voyait encore, du temps de Stukeley, des tumulus et des enceintes circulaires en terre (probablement sépulcrales), qui ont totalement disparu depuis. Même alors cependant la colline était déjà cultivée, et il y avait un siècle peut-être que les remparts avaient été détruits, en supposant qu'ils aient jamais existé. Nous trouvons, du reste, dans Geoffroy de Monmouth, la véritable réponse à cette difficulté. Sans accorder à cet auteur une autorité qu'il n'a pas, l'on doit reconnaître cependant qu'il a recours parfois à des documents aujourd'hui perdus, qui jettent un grand jour sur les passages obscurs de notre histoire. Or, s'il faut l'en croire, il y eut là un siège et une bataille, et son récit de la bataille est tellement circonstancié et si vraisemblable qu'il est difficile d'y voir une pure invention. Chaque détail de sa description indique l'attaque d'une armée postée sur le mont Waden. Le siège serait alors celui du tertre de Barbury, que Cerdic eût élevé à l'approche d'Arthur. Forcé de se retirer vers la barrière dont il comptait se couvrir comme d'un abri, ce général eût été surpris dans sa retraite à Avebury et défait de façon à ce qu'il en résultât une paix de plusieurs années entre les

Bretons et les Saxons. Il se peut que les témoignages écrits ne soient pas suffisamment précis pour établir que la bataille se livra en cet endroit; mais l'on doit au moins reconnaître qu'aucun document de ce genre ne contredit cette manière de voir, et si l'on ajoute à cela la présence d'un lieu de sépulture tel que Avebury, à l'une des extrémités du mont Waden, et d'un monument tel que Silbury Hill à l'autre, on finit par avoir un argument d'une telle force qu'il est difficile d'espérer mieux en semblable matière (1).

Cependant ceux qui s'imaginent que tous ces monuments sont absolument préhistoriques ne seront évidemment pas convaincus par un argument relatif à un seul d'entre eux, mais si nous leur prouvons que l'étude des autres conduit à une même conclusion, il faudra bien à la fin qu'ils s'inclinent devant la vérité. Alors du moins, nous n'en doutons pas, ils reconnaîtront que ceux qui tombèrent dans la douzième et la plus grande bataille d'Arthur furent ensevelis dans le cercle d'Avebury, et que ceux qui survécurent élevèrent ces pierres, ainsi que le tertre de Silbury, dans le vain espoir qu'ils transmettraient ainsi à la postérité le souvenir de leur bravoure.

STONEHENGE.

Quoique, par suite de son caractère exceptionnel, Stonehenge ne puisse pas jeter beaucoup de jour sur l'âge et la destination des monuments mégalithiques, il est cependant d'une grande importance dans la question qui nous préoccupe, parce qu'il a une histoire plus complète que tout autre monument analogue. Il faut reconnaître cependant que cette histoire n'est ni aussi claire, ni aussi complète qu'on pourrait le souhaiter; mais les documents que nous possédons

(1) Nous devons dire cependant, dans l'intérêt de la vérité, que plusieurs auteurs, s'appuyant sur un texte de Bède, considèrent comme de beaucoup antérieure à Arthur et placent en l'an 494 la bataille du mont Badon (V. *les Bretons insulaires*, par M. de la Borderie). Ils ne doutent guère non plus qu'elle n'ait été livrée près de Bath. (*Trad.*)

d'autre part permettent de la reconstituer à peu près totalement. Avant d'en venir là, il est nécessaire que nous déterminions ce qu'est ou plutôt ce que fut Stonehenge, car, chose étrange, bien que l'on ait publié de nombreux plans de ce monument restauré, aucun n'est entièrement satisfaisant. Les opinions concordent à peu près lorsqu'il

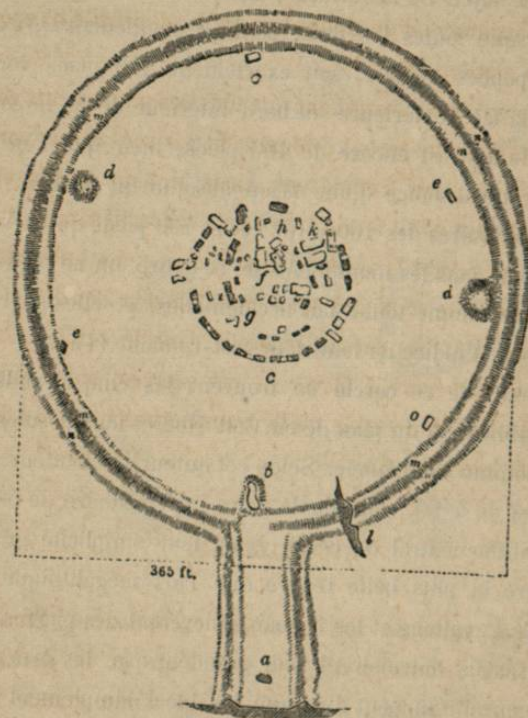


Fig. 22. — Plan général de Stonehenge.

s'agit du cercle extérieur ou des cinq grands trilithes du centre, mais elles diffèrent profondément au sujet du nombre et de la position des pierres qui se trouvent entre ces trilithes ou les deux grands cercles.

Il ne semble pas douteux que le cercle extérieur ait consisté originairement en trente pierres carrées, assez également espacées. Quoique l'on n'en puisse reconnaître aujourd'hui que vingt-six debout ou gisant en fragments sur le sol, il paraît certain que toutes furent jadis